

« SAVOIR DIRE NON » OU DU BON USAGE DES RÈGLES ET LIMITES

Patrick Mauvais

ERES | « Dialogue »

2004/3 n° 165 | pages 88 à 94

ISSN 0242-8962

ISBN 2749202779

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dialogue-2004-3-page-88.htm>

Pour citer cet article :

Patrick Mauvais, « « Savoir dire non » ou du bon usage des règles et limites », *Dialogue* 2004/3 (n° 165), p. 88-94.
DOI 10.3917/dia.165.0088

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Savoir dire non » ou du bon usage des règles et limites

PATRICK MAUVAIS

Les parents comme les professionnels de l'enfance et de la petite enfance formulent aujourd'hui avec une fréquence grandissante des demandes de réflexion et d'échange à propos de la question des limites, des critères permettant de les poser et des attitudes de l'adulte les rendant opérantes. C'est sans doute un signe des temps, qui traduit les évolutions rapides de notre société en quelques décennies, ainsi que les préoccupations que ces évolutions suscitent. Parmi les étapes qui les ont jalonnées et les facteurs qui les ont favorisées, Mai 68 et ce que certains ont appelé « la pensée 68 » ont sans doute joué un rôle important. Par ailleurs, les progrès de la recherche scientifique, l'extension et la diffusion des connaissances acquises sur le tout-petit et ses « compétences » ont contribué à ce que le bébé soit regardé dès les premières semaines de vie comme une « personne » (cf. l'émission culte de B. Martino) qui a droit au respect et dont les besoins mais aussi les désirs ont à être pris en compte.

À de nombreux égards, ces évolutions ont constitué une source d'importants progrès, mais elle ont engendré, selon les habituels mouvements de balancier de l'Histoire, des excès en sens inverse et suscité le désarroi de bien des adultes.

Comment, sans en revenir à l'idée – qui ne recueille plus guère de suffrages – d'une soumission aveugle de l'enfant à une autorité à la fois arbi-

traire et jamais contestée, ne pas l'installer dans la position d'une sorte de « tyran domestique » assujettissant la maisonnée entière à sa loi ? Comment se repérer dans un contexte plus ou moins parasité par le spectre de la maltraitance et trouver un juste chemin entre laxisme, absence ou insuffisance de cadre éducatif, d'un côté, et, de l'autre, exigences excessives ou sans vraie raison d'être ?

Comment aider nos enfants à construire un moi suffisamment fort et une solide estime d'eux-mêmes sans être étouffés par le poids des impératifs et des interdits, tout en devenant des citoyens à la fois responsables d'eux-mêmes et aptes à tenir compte des autres, à nouer des relations harmonieuses ? Comment les soutenir dans ce cheminement dans un monde où la quête du bonheur individuel est à son paroxysme, où l'affirmation de soi devient un devoir et fait l'objet d'injonctions en tous genres, où le sentiment de culpabilité est vu comme une faiblesse ?

Plusieurs leitmotifs du discours ambiant actuel témoignent d'une réelle inquiétude à cet égard, du souci de préserver le lien social et de rendre possible le développement d'une attitude « citoyenne ».

Sur quels repères s'appuyer pour remettre en perspective et à leur juste place nos droits et nos devoirs envers autrui comme envers nous-mêmes, savoir à quoi dire non et à quoi dire oui ?

Le petit enfant a besoin de l'aide de l'adulte

Le petit enfant a besoin de l'aide de l'adulte : non seulement pour assurer sa survie, sa sécurité, son développement physique, mais aussi pour organiser sa perception de lui-même et du monde, à travers la communication corporelle, sensorielle, émotionnelle avec des partenaires de relation stables et grâce à la continuité des rythmes, des espaces et de l'environnement quotidien. Cette aide de l'adulte lui est nécessaire pour intégrer ses propres limites corporelles, relier les événements et les divers aspects et fragments de son expérience, pour différencier les personnes et les choses. Enfin, pour orienter, canaliser ses élans et pulsions, ce qui est une condition essentielle pour sa sécurité interne. Sans cet accompagnement, il est livré à ce qui bouillonne en lui et soumis à un monde chaotique.

Cette stabilité des rythmes et cette prévisibilité des événements quotidiens constituent sans doute la toute première initiation au cadre social et culturel dans lequel s'inscrit la famille et, à travers lui, à la règle sociale en général. Puis, quand les progrès de la motricité du petit enfant élargissent son champ d'expérience, d'investigation et de découverte, ce rôle organisateur de l'environnement humain va se manifester par l'introduction de règles de vie. Celles-ci seront d'autant plus structurantes et mieux acceptées qu'elles seront simples, stables elles aussi – une règle changeante perd son statut de règle et ne reflète plus que l'arbitraire de celui qui l'énonce –, limitées en nombre et présentées sur un mode ni moralisateur, ni injonctif ou menaçant.

Respect de l'enfant ne signifie pas toute-puissance de l'enfant

L'adulte va d'autant mieux jouer son rôle d'initiateur au monde social que celui-ci apparaîtra à l'enfant comme un monde compréhensible et cohérent. Monde dans lequel, notamment, respect de l'autre et respect de soi vont de pair ; dans lequel règles sociales fondamentales nécessaires à la poursuite de l'humanisation du petit enfant ont pour objet la sécurité et l'intégrité physiques de l'autre et de soi-même ainsi que celles des éléments de l'environnement utiles au groupe familial.

Il y a un réel paradoxe à laisser l'enfant porter atteinte à ces différentes choses et à ne pas introduire de limites qui éclairent sa lanterne et l'aident à se « conduire » dans le monde. Et il est contradictoire de se laisser malmener sans réagir. En effet, cela finit toujours par porter atteinte à la continuité de la relation, et une permissivité sans bornes aboutit tôt ou tard à des moments de conflit, d'exaspération et, finalement, de rejet.

Pour l'enfant lui-même, la tâche est plus compliquée, puisque c'est une image du monde fausse et illusoire qui lui est alors présentée, au regard de ce qui l'attend dans le monde social élargi au-delà du cercle familial.

Toutefois, il est vrai que la manière importe beaucoup, surtout avec les très jeunes enfants, qui, pendant leurs deux premières années, n'ont encore qu'une conscience limitée d'eux-mêmes, des autres et de ce que ceux-ci éprouvent. Les sermons et semonces, les incitations insistantes à la sollicitude ou aux attitudes de réparation et d'offrande, loin de les aider à développer une authentique empathie pour autrui, véhiculent en fait une certaine violence. Inassimilables et dépourvus de véritable signification pour l'enfant, ils alimentent plutôt le doute et l'insécurité, et portent finalement atteinte à la confiance et au crédit de la parole de l'adulte sans permettre réellement le franchissement d'une nouvelle étape. Nous savons en effet que le très jeune enfant, même lorsqu'il a momentanément cédé aux pressions ou injonctions de l'adulte dont il perçoit le mécontentement et l'exigence – bien qu'il n'en comprenne pas en profondeur les raisons et enjeux – peut réitérer presque indéfiniment les mêmes comportements agressifs ou violents vis-à-vis des autres, et vérifier ainsi l'attention que ces comportements lui valent. C'est plus tard, au-delà de la période de socialisation primaire des trente premiers mois environ, que les arguments, commentaires, explications accompagnant les limites et demande formulées par l'adulte et faisant appel aux capacités de l'enfant de se représenter l'expérience subjective d'autrui peuvent prendre sens progressivement et contribuer à son humanisation et à son « éducation ».

Dire « non » tient sa valeur et son efficience de sa rareté et de sa constance

Cette idée, déjà esquissée précédemment, appelle un bref développement. Dans un certain nombre de cas en effet, nous, adultes, formulons les choses à l'enfant de manière négative.

Soit nous le faisons sur un registre émotif, impulsif, précipité, dans l'anticipation anxieuse du danger, de l'incapacité de l'enfant à faire face, ou avec la peur d'être débordés ; mais avec une certaine inconstance, en laissant faire ce que nous avons commencé par tenter d'empêcher, ou au contraire en cherchant à arrêter ce que nous avons d'abord accepté. Ces fluctuations sont bien sûr présentes chez tout un chacun, traduisant la part de tâtonnement qui s'attache, peu ou prou, à l'acte éducatif. Pourtant, lorsqu'elles sont très fréquentes, elles entraînent la perte du sens et de la continuité des choses, l'absence de repères fiables.

Soit nous le faisons avec une intransigeance (un peu) indifférenciée, en confondant plus ou moins :

- ce qui met en jeu les règles sociales fondamentales ayant trait à l'intégrité de l'autre et de soi ;
- ce qui relève des règles, habitudes, coutumes, usages... propres à un groupe social donné : le groupe familial, le groupe d'enfants à la crèche..., dans diverses situations quotidiennes ;
- ce qui tient aux attentes ou exigences spécifiques et personnelles de l'adulte ;
- ce qui a trait à des situations singulières, qui, d'autant plus que l'enfant grandit et devient capable d'indépendance et d'autonomie, impliquent une part de non-négociable et une part de négociable (au cas par cas).

Ce qui est acceptable, et finalement plutôt bien accepté par l'enfant, c'est un petit nombre de limites, seulement celles qui sont indispensables et d'autant moins nombreuses que des aménagements facilitateurs, organisationnels et matériels, auront été trouvés, et d'autre part énoncées et mises en œuvre avec détermination et tranquillité. Dire « non » et le maintenir, par la parole et, le cas échéant, par le geste clairement limitatif, suppose de ne pas être trop habité par la peur du conflit et celle de perdre l'amour de l'enfant. La confiance et la sécurité de l'enfant procèdent aussi de cette clarté. Avec de très jeunes enfants, les explications « bavardes » relatives au pourquoi de la limite donnée s'apparentent vite soit à une forme de discours moralisateur, soit à des justifications liées au désir d'obtenir l'adhésion de l'enfant quand il est, en fait, normal que celui-ci ne réserve pas d'emblée le meilleur accueil à ce qui lui est imposé.

Permettre l'expression des émotions que suscite la limite

La limite, génératrice d'inévitables frustrations, même restreintes, demande à être, non pas justifiée, mais accompagnée dans les émotions qu'elle suscite. Et ce particulièrement chez les jeunes enfants, qui la ressentent non seulement comme une frustration, mais aussi comme une atteinte à leur narcissisme naissant. Ainsi, refuser ou désapprouver un acte ne signifie pas refuser l'expression de ces émotions dès lors que celle-ci ne met pas autrui physiquement à mal. D'autant que nous savons combien l'enfant a besoin, selon la formule consacrée, de « s'opposer pour se poser », s'identifiant ainsi à l'« agresseur » que représente l'adulte qui empêche ou interdit.

Accompagner la limite donnée, c'est aussi présenter des perspectives positives, faire valoir à l'enfant le possible, le permis, ce à quoi on peut dire « oui ». Cela suppose et requiert de la disponibilité. Parfois, les adultes acceptent par lassitude et pour avoir la paix. Leurs acquiescements peuvent ainsi parfois traduire, paradoxalement, une forme de désengagement et d'abandon de l'enfant à lui-même. Françoise Dolto a très bien dit comment, en ne satisfaisant pas immédiatement la demande de l'enfant, l'adulte ménage un espace pour le désir. Comment la rêverie à propos de l'objet désiré et l'anticipation mentale des plaisirs liés à sa possession constituent elles-mêmes des sources de plaisir, comment le fait que la satisfaction soit différée peut la rendre plus profonde. Mais à condition que l'adulte soit présent pour soutenir l'enfant dans cette attente, accueillir son impatience, partager le cas échéant sa rêverie et favoriser l'expression de celle-ci.

Développement de l'enfant et évolution des exigences de l'adulte

Pour le tout-petit, c'est donc d'une part la ritualisation de la vie quotidienne, la constance et la prévisibilité de son organisation et d'autre part l'attitude de l'adulte à son égard qui, fondamentalement, préparent l'enfant à l'intégration des règles sociales. La délicatesse, l'attitude prévenante et polie de l'adulte à son égard constituent sans doute la meilleure et la plus naturelle des préparations.

C'est seulement lorsque l'enfant montre une maîtrise suffisante du langage parlé, des codes linguistiques, et, corrélativement, un certain degré de conscience de soi et de l'autre, de connaissance et de compréhension des interactions sociales – période que l'on pourrait situer autour de 2 ans et demi, 3 ans – qu'il devient sans doute pertinent d'attendre de sa part, progressivement, certains signes de conformité aux usages et conventions en vigueur, en termes de politesse notamment. Mais c'est d'abord et surtout parce qu'il en aura expérimenté l'utilisation habituelle par l'adulte à son endroit que l'enfant éprouvera le plaisir et la fierté de les utiliser à son tour,

manifestant par là combien l'identification est un puissant ressort du processus de socialisation.

On connaît bien la suite, dont de très nombreux auteurs ont abondamment parlé. Bien des étapes ultérieures sont encore à franchir sur cette route.

Aux environs de 4 ou 5 ans – période caractérisée à la fois par l'affirmation de soi et par le conflit œdipien –, l'enfant est encore trop immature pour supporter très longtemps le partage de l'attention et l'adulte avec un groupe, l'immobilité « obligée » et la participation à des jeux codifiés selon des règles strictes. Une grande liberté motrice lui est nécessaire, ainsi que la possibilité de déployer à sa guise son activité fantasmatique dans des jeux dont il modifie le scénario selon son idée. À cet âge, les enfants peuvent se fédérer autour d'un imaginaire commun, mais leurs associations sont encore fluctuantes. C'est vers 7 ou 8 ans que l'enfant est davantage prêt à inscrire son activité de manière plus continue dans un cadre précis et plus contraignant, et à passer plus souvent du jeu au travail.

L'adolescence a souvent été décrite comme une période de reprise et de réélaboration de la crise œdipienne, ainsi que de réaménagements identificatoires s'accompagnant d'une désidéalisée progressive des parents, nécessaire à la conquête d'une identité adulte. Elle est ainsi source de fragilités, de part et d'autre. Chez l'adolescent, aux prises avec les transformations physiologiques qui s'opèrent en lui avec leurs corollaires psychiques, on sait combien, même s'il se manifeste généralement avec beaucoup d'ambivalence, le besoin d'attention, de disponibilité, mais aussi de repères et de limites est important pendant cette période. On sait également que, pour le parent aux prises avec son propre vieillissement et avec la montée en puissance de la génération suivante, il peut être difficile de trouver un juste positionnement. D'éviter les écueils symétriques de la fermeture et de la rigidification d'un côté, du laxisme et du « jeunisme » de l'autre, sous-tendus à la fois par la crainte de l'affrontement et la peur de vieillir.

C'est pourquoi la toute petite enfance, et, au cours de celle-ci, les conditions dans lesquelles se sont développés les premiers liens et se sont vécues les premières expériences sociales de l'enfant, sont si importantes : elles fondent ou non la confiance en autrui et en l'entourage, et organisent de manières très diverses l'abord de l'adolescence, des tensions et turbulences – petites ou grandes – que celle-ci implique. Lorsque les conditions des premières acquisitions relationnelles et sociales ont été ajustées aux besoins et capacités évolutives des enfants, notamment celles dans lesquelles sont introduites les règles et limites, enfant et adulte sont, de part et d'autre, déjà pourvus d'un capital de sécurité interne et de confiance mutuelle précieux pour les étapes du développement à venir.

Patrick Mauvais,
psychologue clinicien, association Pikler-Lóczy de France,
20, rue de Dantzig, 75015 Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- DOLTO, Françoise. 1981. *Au jeu du désir*, Paris, Le Seuil.
- FREUD, Anna. 1967. *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, trad. française Paris, PUF/Gallimard.
- MAUVAIS, Patrick. 2002. « Socialisation précoce et accueil du très jeune enfant en collectivité », *Médecine et enfance*, septembre (republié dans *Devenir*, vol. 15, n° 3, 2003).
- MAUVAIS, Patrick. 2003. « La bientraitance, un concept fécond pour l'accueil du petit enfant et de ses parents », *Actes du colloque de la FOCPE* ; Genève, mars.
- TARDOS, Anna ; VASSEUR, Anne. 1991. « Règles et limites en crèche. Acquisition des attitudes sociales », *Journal de pédiatrie et de puériculture*, n° 7.

RÉSUMÉ

Pour le tout-petit, c'est d'une part la ritualisation de la vie quotidienne, la constance et la prévisibilité de son organisation, et d'autre part l'attitude de l'adulte à son égard qui préparent l'enfant à l'intégration des règles sociales. La délicatesse, l'attitude prévenante et polie de l'adulte à son égard constituent sans doute la meilleure et la plus naturelle des préparations. C'est seulement lorsque l'enfant montre une maîtrise suffisante du langage parlé, des codes linguistiques, et, corrélativement, un certain degré de conscience de soi et de l'autre, de connaissance et de compréhension des interactions sociales – période que l'on pourrait situer autour de 2 ans et demi, 3 ans – qu'il devient pertinent d'attendre de sa part certains signes de conformité aux usages et conventions en vigueur, en termes de politesse notamment. Mais c'est d'abord et surtout parce qu'il en aura expérimenté l'utilisation habituelle par l'adulte à son endroit que l'enfant éprouvera le plaisir et la fierté de les utiliser à son tour, manifestant par là combien l'identification est un puissant ressort du processus de socialisation.

MOTS CLÉS

Psychologie, développement de l'enfant, autorité parentale, stabilité des rythmes, apprentissage des limites, respect de l'enfant, identification.